

à quelques esprits la réalisation de l'organisation industrielle et agricole dont Fourier est l'inventeur. J'ai plus de foi en l'avenir de l'humanité, et je pense qu'elle doit dans son développement réaliser ces principes féconds de l'association de tous les intérêts, de toutes les forces en un intérêt commun, en une force commune. Néanmoins je suis loin de partager cette impatience avec laquelle les disciples de Fourier soupiraient après un essai. Rien n'est fatal aux progrès d'une théorie naissante, alors même qu'elle est rigoureusement vraie, comme les essais prématurés. Nous demandons un essai, a dit M. Victor Considérant, et si cet essai ne réussit pas, nous avouerons que nous nous sommes trompés. Un tel engagement me paraît téméraire. Combien de circonstances, indépendantes de la vérité de la théorie, peuvent faire échouer un pareil essai entrepris à l'encontre des idées et des préjugés dominant dans cette vieille société dont il sera de toutes parts environné et pénétré.

Ne vaut-il pas mieux attendre que la société actuelle y soit mieux préparée par des applications partielles de plus en plus étendues du principe de l'association ? Ne vaut-il pas mieux attendre le jour où le besoin d'une telle organisation commencera à se faire sentir. Ce jour, les disciples de Fourier le hâteront par leurs leçons, par leurs journaux et par leurs livres, et, lorsqu'il sera venu, avec combien plus de chances de succès, un essai décisif ne pourra-t-il pas être tenté ?

Mais lorsque l'organisation phalanstérienne aura triomphé, tous les problèmes sociaux seront-ils résolus, et l'harmonie sera-t-elle constituée entre tous les membres de la grande famille humaine ? M. Victor Considérant a semblé le croire. C'est une illusion que je ne saurais partager. Quand le monde des intérêts matériels aura été réglé, il restera à régler encore le monde des idées. Il ne faut pas croire